

Tchekhov comme on ne l'avait jamais entendu

Une nouvelle mise en scène des «Trois Sœurs», jouée pendant quatre heures vingt en langue russe des signes, a priori ça ne faisait pas complètement rêver. Et pourtant...



Les trois sœurs de Tchekhov, revisitées par le jeune metteur en scène prodige Timofeï Kouliabine. Frol Podlesny

On ne prétendra pas qu'on sautait de joie dans le métro à l'idée d'aller voir *les Trois Sœurs* en langue russe des signes, pendant quatre heures et vingt minutes, aux ateliers Berthier, théâtre de l'Odéon, surtitré en français et en anglais. On mentirait en disant que l'on savait qui est Timofeï Kouliabine, le jeune metteur en scène russe associée au théâtre la Torche rouge, à Novossibirsk, en Sibérie, enfant prodige de la scène théâtrale de son pays, dont le travail est ici pour la première fois montré en France.

On reconnaîtra que l'on s'était demandé si ce spectacle était à destination des sourds et malentendants russophiles résidants à Paris. Ou si *les Trois Sœurs* était une pièce tellement jouée partout et tout le temps, dans le moindre village de Russie, qu'il faille tenter une nouvelle expérience. Et on a complètement oublié ces idioties tant les premières minutes de la représentation font tomber immédiatement toutes réticences : quelque chose se passe, de complètement inédit, qui déplace l'écoute du spectateur et transforme le jeu des acteurs. Et comme c'est inédit, on met un peu de temps avant de comprendre ce qui nous arrive : pourquoi, notamment, entend-on comme jamais le texte de Tchekhov alors que pas un seul mot, à l'exception d'une phrase, n'est prononcé ? Pourquoi a-t-on le sentiment d'être à l'intérieur des conversations, au plus proche de

la voix intérieure des acteurs et d'assister au moment fragile où les paroles éclosent ? Qu'est-ce qui provoque, non pas l'identification à un personnage, mais à la pensée vagabonde de chacun d'entre eux ?

Horloge discrète

On met donc un peu de temps avant de s'apercevoir que les voix continues qui se mêlent au jeu des acteurs et les habitent sont en réalité les nôtres, quand on lit «*dans sa tête*», comme on nous l'intime au cours préparatoire. Et que si l'on projette ses voix sans y penser et sans effort dans les corps sans cesse unis et en mouvement des acteurs, c'est parce qu'aucune autre voix – en russe par exemple – ne vient s'interposer, faire barrière. Unis, certes, les acteurs le sont. Ils ne se perdent jamais de vue, puisqu'ils ne s'entendent pas au sens propre. Pour se parler, pour se comprendre, pour se convaincre, pour protester, pour argumenter, ils sont aux aguets les uns des autres, il n'y a pas ici de dialogue de sourds, et nous, spectateurs, traquons également leur gestuelle, parfois proche de la pantomime tant elle est persuasive, mais jamais ridicule. Curieusement, l'effet premier du muet est de rendre les émotions et les difficultés propres à chacune des trois sœurs beaucoup plus limpides que d'ordinaire sans que cette clarté nuise à la subtilité.

Où est-on ? Chez les Prozorov, perdus dans une province, loin de Moscou, loin de la capitale, où il faudrait pourtant songer à revenir, comme dans la plupart des pièces de Tchekhov. C'est un décor en aplat tout blanc, où les parois des différentes pièces sont matérialisées au sol par un scotch. Il y a une grande table rectangulaire côté jardin, où les joueurs d'échecs font du bruit quand ils déplacent les pièces, et où l'on boit. Une horloge discrète qui n'économise pas dans les premiers actes le son métronomique des secondes. Et puis les gens, les officiers, les jeunes filles, leurs fiancés, le nouveau-né, la belle-sœur, la domesticité, la foule qui entre et sort plus rarement : on a tout le monde à l'œil dans cette scénographie, où plusieurs actions se déroulent simultanément entre différentes pièces, en arrière-plan, sans jamais engendrer de confusion. Où l'on découvre que la langue des signes a cette vertu de permettre que plusieurs conversations aient lieu en même temps sans créer de brouhaha.

Nulle grandiloquence

Quand sommes-nous ? A une époque lointaine et aujourd'hui à la fois. Les personnages s'envoient des SMS, s'isolent à l'occasion derrière un écran plat, font hurler Miley Cyrus, tandis qu'il ne fait aucun doute, qu'on est à l'orée du XX^e siècle où la pièce a été écrite. Une jeune fille, la plus jeune, ne cesse de courir. Elle est en pantalon et chemise blanches, elle est joyeuse, son père est mort il y a un an, il s'agit de fêter la fin du deuil. C'est Irina, interprétée par la merveilleuse Linda Akhmetzianova, et Tchekhov saura lui faire perdre ses illusions. Nulle grandiloquence lorsqu'à la fin de la pièce, Macha (Daria Lemelianova), Olga (Irina Krivonos) – toutes aussi merveilleuses, il faudrait citer tous les acteurs tant ils font groupe – et Irina, nous fixent et découvrent qu'elles resteront seules dans leur province.

«*Un temps viendra, tout le monde comprendra à quoi servent ces souffrances, il n'y aura plus aucun mystère, mais en attendant, il faut vivre, il faut vivre.*» Était-ce un effet de la fusion entre le public et les personnages induite par cette parole résonnant silencieusement ? Nombre de spectateurs étaient en larme, lors des saluts. Dans ses notes, Timofeï relate que le projet d'une pièce en privant le public de «*la perception des mots*» le travaillait depuis longtemps. Il raconte combien il a cherché la pièce idoine avant de découvrir qu'elle était à côté de lui : c'était *les Trois sœurs*, la plus fameuse pièce du répertoire russe, l'histoire de trois femmes pour lesquelles le monde ne s'ouvre pas.

Les Trois sœurs d'Anton Tchekhov, mise en scène de Timofeï Kouliabine, jusqu'au 15 octobre aux Ateliers Berthier, à Paris.

[Anne Diatkine](#)

Le Point.fr / Tchekhov danse avec les mains...

Le théâtre de l'Odéon présente une version splendide des "Trois Sœurs", sans un mot. Le metteur en scène russe Timofeï Kouliabine et sa jeune troupe ont reçu une ovation.

Par [Brigitte Hernandez](#)

Publié le 06/10/2017 à 18:36 |

Que l'on se place du côté du metteur en scène et des acteurs ou de celui du public, dans l'un et l'autre cas, il fallait oser. Oser, avec l'une des plus célèbres pièces de théâtre, *Les Trois Sœurs*, du plus grand auteur russe, [Anton Tchekhov](#), jouée depuis plus d'un siècle sans discontinuer dans le monde entier, l'impensable : retirer la voix, priver les spectateurs du célèbre « Allons à Moscou ! » et plonger dans l'inconnu...

Timofeï Kouliabine, trentenaire qui a fait ses armes à la fameuse Académie du théâtre à Moscou a réussi son pari. Le triomphe qu'il a reçu avec ses jeunes comédiens vendredi soir aux ateliers Berthier (la deuxième salle du théâtre de l'Odéon) en témoigne. Une telle audace ne s'était jamais vue : présenter un spectacle de plus de quatre heures sans qu'un mot ne soit prononcé, entièrement interprété en langue des signes, voilà qui dépassait, si on peut dire, l'entendement.

Les trois sœurs de Tchekhov

Trois entractes rythmant la pièce, on s'attendait, avant que la pièce ne commence, à voir la salle se vider. Pas du tout ou presque. Et dommage, vraiment dommage pour ceux qui sont partis au bout d'une heure. Car les quatre parties se vivent comme les saisons : le printemps avec l'anniversaire d'Irina, la plus jeune des sœurs (Linda Akhmetzianova), l'été avec l'amour naissant entre Macha (Daria Iemelianova) et le militaire Verchinine (Pavel Poliakov), l'incendie de l'automne avec la présence dévastatrice de Natacha (Klavdia Katchousova) l'épouse envahissante d'Andrei le frère raté (Ilia Mouzyko) et enfin la résolution de tout, le désespoir mêlé à l'espoir, la mort avec la vie, les larmes (des spectateurs) et les sourires (des acteurs).

« **Naturellement** »

Tout cela sans un mot, si on excepte les quelques phrases prononcées par Féraponte le domestique (Sergueï Novikov). Tout cela sans qu'on entende autre chose que quelques sons de gorge, le vacarme des meubles qu'on tire, des plats qui tombent, du début, lorsqu'Irina se dandine devant un clip de [Miley Cyrus](#), jusqu'à la fin, où les trois sœurs, réunies à nouveau, « entendent » la musique des militaires qui quittent la ville.

Comment est-ce possible de ne pas « dire » Tchekhov, de choisir de le traduire en signes ? Pourquoi ? Timofeï Kouliabine qui dirige un théâtre à Novosibirsk, en Sibérie, explique : « Au moment de recevoir notre diplôme à l'Académie de théâtre (Gitis) à Moscou, notre professeur nous a recommandé, un peu ironiquement, d'attendre vingt ans avant de nous approcher de Tchekhov. Pour un Russe, Tchekhov c'est dans le sang... J'avais envie alors depuis longtemps de monter un spectacle qui ne présente aucun son, aucun mot et j'étais très intrigué par la langue des signes. C'est ainsi que m'est venue *naturellement* l'idée d'adapter *Les Trois Sœurs*, l'un des textes que je connaissais le mieux. Je l'ai proposé aux acteurs (tous entendants) qui ont suivi un apprentissage de la langue des signes. Et voilà. »

Le texte de Tchekhov est devenu un personnage

Le résultat, c'est un théâtre qui parle avec le corps, ce sont des bouches qui s'accordent aux mains, c'est une chorégraphie de signes qui fait oublier de regarder les surtitres en français ou anglais. C'est fou, évident, magnifique, angoissant...

Les acteurs sont prodigieux. Stupéfiants de naturel, d'intelligence du jeu, de maîtrise de cette langue qui leur était étrangère. Ils jouent, ils interprètent, ils sont. De gesticulation, aucune. Pas plus de pantomimes. Mais une langue, un monde qui nous sont familiers. « Le texte de Tchekhov est devenu un personnage, poursuit Timoteï Kouliabine. Nous avons reconstitué le monde d'une personne sourde et nous avons invité des conseillers malentendants à nos répétitions. » Les trois sœurs rêvent de revenir à Moscou. Restent dans ce trou qu'elles détestent. Se font dépouiller par leur belle-sœur. Elles restent soudées et magnifiques. L'air circule. Ces quatre heures passent comme un instant. Il fallait oser, oui. Allons à Berthier. « Allons à Moscou ! »